

Janvier – septembre 2017

Impressions et regards
De nos dix jeunes plumes

Fondation
pour
l'Écrit

(Entrer dans) Le Château

Thomas Flahaut

K cherche à entrer dans le château ; il lui reste inaccessible. Moi, c'est dans un autre château que j'entre. Il est caché mais on m'en ouvre les portes. Et si j'ai envie d'en parler c'est parce que je pense que ce château, et moi à l'intérieur, comment je me suis senti en y entrant, dit quelque chose sur la manière dont je me sens alors que j'entre en littérature.

Le château est plutôt un hôtel particulier. L'hôtel particulier est sur une rue pavée qui grimpe dans cette Vieille-Ville de Genève que je ne parviens jamais à regarder comme une vraie ville et qui, malgré moi, m'apparaît toujours — tant elle est loin de ma vie, de mon monde, de toutes ces choses qui font mon paysage de tous les jours — comme une gravure du XVIII^{ème} qui aurait, par exemple, figuré dans une édition de La Nouvelle Héloïse. J'écris « sur » la rue, je devrais dire plutôt derrière. « Sur » la rue, il n'y a que la façade de l'hôtel. L'hôtel, lui, est caché. Il est derrière la rue. Il est derrière le monde.

Passant le portique qui donne sur la rue — j'étais en retard au rendez-vous, il avait plu, je crois que ce n'était pas la cause de mon retard mais je m'en souviens pas, il avait plu — j'entre dans une cour de gravier, qu'entoure l'hôtel. Les bras de l'hôtel m'accueillent, littéralement, comme un membre d'une classe qui, ayant eu le droit de pénétrer par le portique, est le bienvenu. Et j'ai l'impression d'être dans le regard d'un Frédéric entrant chez les Dambreuse. Je monte et le plafond est une dizaine de fois plus haut que celui de ma chambre. Les escaliers grincent. On me salue et on me fait monter dans la bibliothèque — car oui, cet hôtel renferme une bibliothèque, il s'agit du cercle de lecture de Genève. Rien d'extraordinaire à première vue. Pourtant, il y a bien quelque chose de pas très ordinaire, pour moi, à me retrouver ici, avec d'autres camarades qui, comme moi, écrivent, et comme moi, pour certains, s'appêtent à publier un roman.

J'ai souvent visité des châteaux. J'ai souvent visité des hôtels particuliers. Ceux-là avaient la particularité d'être des édifices publics. Celui-ci ne l'est pas. Il est le lieu de rendez-vous de personnes appartenant à une sorte de club, un cercle, le cercle de lecture de Genève. Lorsqu'on visite un château public, on n'a pas accès aux fauteuils Voltaire, aux bureaux Louis XV, on ne s'allonge pas sur le lit de la reine, on n'ouvre pas les portes ornées de fines grilles de laiton des armoires qui renferment les incunables. On regarde. On se tient derrière les cordons de velours et on passe. On regarde. C'est tout. On regarde. Et les signes gravés sur les plaques de plastique noir accrochés aux cordons de velours, on y obéit. NE PAS TOUCHER. On ne touche pas.

Ici, je ne touche rien.

De l'écriture à la promotion
Programme de soutien à la
Relève littéraire de Suisse romande

Janvier – septembre 2017

Impressions et regards
De nos dix jeunes plumes

Fondation
pour
l'Écrit

Mais j'imagine que des gens touchent — ils ne sont pas là toutefois, hormis le personnel, aucun membre du cercle n'est là. J'imagine que des gens s'assoient sur le velours vert d'eau du canapé Louis-Philippe ou du fauteuil à oreilles. S'assoient sur la chaise, face à la fenêtre, la vieille fenêtre de vieux verre qui laisse voir la Vieille-Ville telle qu'elle devait se montrer aux yeux du bourgeois genevois, perché dans ce nid, se croyant là bien au calme au milieu du fracas d'un siècle qui fût un siècle de bruit, de fureur, le siècle d'avant le siècle dernier.

Le lieu est fréquenté par des gens qui touchent ces meubles, placés dans des pièces dans lesquelles je suis incapable de m'imaginer travailler. Je serais pris à la gorge par quelque chose que je ne parviens pas à qualifier autrement que par une sorte d'épaisseur de l'air. Je parviens à visiter le cercle, avec plaisir même, comme un musée. C'est un musée, le bibliothécaire me confirme mon intuition lorsque, répondant à la question d'un camarade concernant le classement des livres, il déclare les classer selon les normes de « l'honnête homme » du XVIII^{ème} siècle. Ce musée est un musée de pratiques que je croyais révolues. Je ne pourrais pas habiter dans un musée de ce genre-là. Le passé avec lequel je vis prend d'autres formes. D'autres que moi sont capables d'habiter un tel endroit.

Le lieu est fréquenté par des gens qui me sont étrangers. S'ils me sont étrangers, c'est parce qu'ils vivent, je l'ai toujours pensé, cachés de moi parce que, confiante d'elle-même, la classe à laquelle ils appartiennent n'a pas besoin de se montrer ; elle gouverne, c'est tout. L'hôtel particulier qui renferme la bibliothèque du cercle de lecture de Genève est caché. Et par association d'idée, j'en fais un lieu de pouvoir. Je n'ai sans doute pas complètement tort. Je n'ai assurément pas complètement raison.

Il y a bien-sûr quelque chose d'excessif à cela. Quelque chose d'une impression d'enfant qui persiste, est reconduit dans mon âge adulte, trouve une étrange résonance. Le lieu social où l'on naît est un tatouage que l'on porte à la surface de cervelet, juste au-dessus des zones les plus reptiliennes, qui nous font aimer le vert d'une forêt et le chant des oiseaux, qui nous remplissent d'inquiétude lorsque les réverbères d'une rue que l'on traverse au milieu de la nuit s'arrêtent. Cette impression est ineffaçable. Et c'est avec elle que j'entre, comme écrivain, dans un monde où parfois, l'écrivain traverse des salles au parquet marqueté, au milieu de livres classés pour les « honnêtes hommes » qui existent bel et bien aujourd'hui, mais qui sont pour moi des fantômes de chair.

Bien-sûr, je ne suis pas K. Je suis rentré dans le château et j'en suis sorti sain et sauf. Conscient, plus encore, de la souplesse à acquérir pour faire le grand écart de mon travail de pion aux rencontres des festivals, de mon quotidien d'étudiant aux pages d'un grand quotidien national.

Je traverse la cour de gravier. Passe le portique. Sors de l'hôtel particulier.

Heureux de retrouver la rue. Et la pluie sur la rue.